

« Il y avait, dans le village que j'habitais, un horloger qui aimait beaucoup la musique, et qui avait toujours désiré l'apprendre. Il me proposa de lui donner des leçons de cornemuse : j'y consentis, à condition que nous ferions échange de nos connaissances, et qu'il m'apprendrait son état. Je me trouvai ainsi capable de soutenir ma famille par plusieurs industries que j'exerçais tour à tour, et selon que j'y trouvais plus d'avantage. Ce fut vers cette époque que j'eus le malheur de perdre mon père; ma mère le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte douloureuse, je vins à Armagh, où je me suis marié et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin. La seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé : car, pour la fortune, il m'en a donné une inépuisable en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. »

§ VII. COURAGE¹.

L'homme de bien porte le courage partout avec lui : au combat contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absents ; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort :

La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage :

L'homme courageux attend le péril avec calme, et ne s'y expose que quand l'honneur et le devoir le lui commandent ; mais une fois aux prises avec le danger, rien ne l'arrête. (*Auteurs divers.*)

Supérieur à tous les événements, il semble que, les ayant tous prévus, il les ait tous également dominés. Jamais la colère n'a troublé la sérénité de son visage ; jamais l'orgueil n'y a imprimé sa fierté ; jamais l'abattement n'y a peint sa faiblesse. (D'AGUESSEAU.)

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La faiblesse n'est pas le vice, mais elle y conduit ; l'homme méchant fait le mal, l'homme faible le laisse faire.

1. Voir, pour les traits de courage militaire, et pour d'autres traits de courage et de fermeté civiques, les articles *Devoirs envers la patrie ; militaires ; marins.*

La Vacquerie.

Louis XI¹ avait ordonné au parlement d'enregistrer des édits² par lesquels il établissait des impôts aussi onéreux qu'injustes. Jean de la Vacquerie, premier président du parlement, montra en cette occasion un courage d'autant plus remarquable, que Louis XI, ce tyran farouche, ne souffrait pas de résistance à ses volontés. A la tête de sa compagnie, il se présenta devant le roi, et lui dit, avec une fermeté respectueuse : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'agir contre notre conscience. » Louis XI révoqua les édits.

Desgenettes³.

L'armée française, en Syrie, sous le commandement du général Bonaparte, fut attaquée de la peste⁴. Les malades encombrèrent bientôt les hôpitaux, et, ce qui était plus dangereux que la maladie même, c'est que, comme on la croyait contagieuse, ceux qui en étaient atteints, ceux même que l'on soupçonnait d'en être menacés, devenaient un objet d'épouvante ; on fuyait loin d'eux, et ils étaient exposés à périr sans secours. L'armée entière, redoutant la contagion, était en proie à un profond abattement.

L'illustre Desgenettes, premier médecin de l'armée, persuadé que cette maladie n'est contagieuse que pour ceux qui la craignent, veut faire passer cette conviction dans l'esprit du soldat. Un jour que le général, avec une nombreuse suite, faisait une visite à l'hôpital des pestiférés de Jaffa⁵, Desgenettes s'approche d'un des malades et ouvre avec sa lancette un des bubons pestilentiels ; puis il se fait à lui-

1. A régné depuis 1461 jusqu'en 1483 ; habile politique, mais cruel.

2. On appelait *édits* des ordonnances royales ; le parlement les enregistrait, c'est-à-dire les transcrivait sur ses registres : cette formalité était considérée comme nécessaire pour l'authenti-

3. Cité et l'exécution des édits.

4. Né à Alençon en 1762, mort en 1817.

5. En 1799.

6. Anciennement Joppé, ville célèbre dans l'histoire sainte ; port assez célèbre sur la Méditerranée.

même une légère plaie dans le bras, et y fait entrer le poison qu'il vient de recueillir. « Certes, dit-il, si la peste est contagieuse, je l'aurai; et vous verrez que je ne l'aurai pas. » Puis il alla montrer aux soldats des différents corps son bras où il avait inoculé le virus.

Ce trait admirable produisit une sensation immense; on ne craignit plus de s'approcher des pestiférés, de les soigner, de les servir; on ne redouta plus la contagion; et comme on vit que Desgenettes continuait de jouir d'une santé excellente, les esprits abattus reprirent leur gaieté et leur ardeur, et l'aspect de l'armée changea entièrement. Les soldats que le mal n'avait point atteints cessèrent de le redouter; ceux qui étaient malades furent soignés, et plusieurs guérirent.

Crillon ¹ et Sully ².

Au siège de Charbonnière, ville de Savoie, Crillon commandait l'infanterie, et Sully, récemment nommé grand maître de l'artillerie, foudroyait la place. Crillon, qui poussait la bravoure jusqu'à la témérité, apercevant Sully qui tâchait de reconnaître un ravelin ³, s'avança vers lui, et voyant qu'importuné par le feu des ennemis, Sully allait se retirer et attendre le déclin du jour pour achever de faire ses observations, il l'arrêta, et lui dit d'un air ironique : « Quoi, monsieur le grand maître de l'artillerie, craignez-vous les arquebusades en la compagnie de Crillon ? Puisque je suis ici, elles n'oseront approcher. Allons jusqu'à ces arbres que je vois à deux cents pas d'ici; de là vous reconnaîtrez plus aisément votre ravelin. » Quelque brave que fût Sully, cette téméraire proposition ne pouvait lui plaire. Mais il comprit ce qu'exigeaient de lui les circonstances où il se trouvait, et surtout sa nouvelle nomination, qui lui faisait beaucoup de jaloux. Il prouva alors à Crillon que

1. Guerrier intrépide, surnommé le Brave, l'un des plus célèbres lieutenants de Henri IV, (1545-1615).

2. Ami de Henri IV, l'un des meilleurs ministres qu'ait eus la France. (1568-1641).

3. Un ravelin ou demi-lune est un ouvrage de fortification en avant des places de guerre, composé de deux faces qui font un angle saillant, et qui protège un pont, un mur, etc.

l'homme dont le courage est habituellement réglé par la prudence sait aussi, dans l'occasion, égaler en hardiesse les plus téméraires. « Allons répondit-il, puisque vous le voulez, rivalisons à qui des deux sera le plus fou. » Prenant Crillon par la main, il le mena à pas lents bien au delà des arbres.

Les assiégés découvrant en plein les deux généraux, faisaient sur eux un feu terrible. Crillon, entendant les balles siffler à ses oreilles, s'arrêta : « A ce que je vois, dit-il en riant, ces gens-là ne respectent ni le bâton ¹ de grand maître, ni celui de colonel général ². Allons, retournons, je vois que vous êtes un brave et digne d'être grand maître : je veux être toute ma vie votre ami. Comptez sur Crillon à la vie et à la mort. »



Sully.

D'Argenson.

[1710.]

Le célèbre d'Argenson, à qui Paris doit l'organisation de la police ³, était un magistrat intrépide. La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffrait, accusait de ses maux d'Argenson, qui cepen-

1. Un bâton richement orné était la marque distinctive des grands maîtres de l'artillerie, comme c'est encore, de notre temps, celle des maréchaux de France.

2. Crillon avait été nommé colonel

général de l'infanterie : cette place avait été créée pour lui.

3. Il avait le titre de lieutenant général de police. Cette famille a produit plusieurs hommes célèbres.

dant faisait tout son possible pour les prévenir et les soulager. Il y eut quelques émeutes qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Ce grave magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, et par la confiance que la multitude, quoique irritée, avait toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison à laquelle une multitude en fureur voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, et apaisa tout.

Maury.

[1790]

L'abbé Maury¹ était célèbre par son éloquence. Il était membre de l'Assemblée constituante² et défendait avec énergie des opinions contraires à celles de la majorité. A cette redoutable époque, il arrivait quelquefois que le peuple soulevé se jetait sur les hommes qu'il croyait ses ennemis, et les pendait aux cordes des réverbères. C'est ce qu'on appelait *mettre à la lanterne*. Un jour Maury passait dans une rue écartée; un homme le reconnaît et s'écrie : « Voilà l'abbé Maury. » A ces mots une foule irritée s'ameute autour de lui, et bientôt une bouche profère le cri fatal : « A la lanterne ! » Maury conserve un sang-froid intrépide : « Hé bien ! dit-il d'une voix calme, quand je serai à la lanterne, en verrez-vous plus clair ? » Ce mot, qui ne parut que plaisant et qui était profond, désarma la fureur de ces hommes égarés, et l'orateur dut la vie à son courage.

Fabert.

[1599-1662.]

Fabert, célèbre général français, se préparant à faire le siège d'une ville, montrait à ses officiers les dehors de la place, et désignait du doigt un endroit où il fallait établir une batterie. Un coup de feu lui emporte ce doigt : il paraît

1. Mort cardinal en 1817.

2. Ou Assemblée nationale, ou états généraux : cette fameuse assemblée

siégea depuis 1789 jusqu'au 30 septembre 1791 et fut immédiatement remplacée par l'Assemblée législative.

n'y faire aucune attention, et indiquant le même point à l'aide d'un autre doigt : « Messieurs, continua-t-il, je vous disais donc qu'il faudrait placer ici notre première batterie. »

La comtesse de Schwartzbourg.

[1547.]

Après la bataille de Muhlberg¹, l'armée de Charles-Quint traversait la Thuringe²; une partie des troupes passa par le comté de Schwartzbourg-Rudolstadt. La comtesse avait obtenu de l'empereur la promesse que les paysans de ses domaines n'auraient à supporter aucune vexation de la part des soldats. Elle-même s'était engagée à fournir aux troupes impériales des vivres à un prix raisonnable, et à les livrer près du pont de la Saale³ qui devait servir de passage à l'armée. Ce pont était dans le voisinage immédiat de sa résidence à Rudolstadt; elle eut la précaution de le faire abattre et de le rétablir à une plus grande distance, afin d'éloigner de ses hôtes la tentation du pillage. Les habitants des différents villages que les troupes devaient traverser, obtinrent d'elle la permission de transporter au château de Rudolstadt ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Cependant le duc d'Albe⁴, commandant des troupes espagnoles et allemandes, s'approchait de Rudolstadt avec le prince de Brunswick et ses deux fils. Un messenger le précédait, chargé de prier la comtesse de les recevoir à sa table. La comtesse fit répondre qu'elle recevrait les chefs de son mieux, et qu'elle comptait sur leur indulgence; en même temps elle ne négligea point de rappeler la sauvegarde accordée par l'empereur, et d'en recommander de nouveau l'observation.

Bientôt le duc d'Albe et ses trois compagnons arrivent. Ils reçoivent l'accueil le plus empressé. On se met à table; mais à peine a-t-on pris place, que la comtesse est appelée

1. Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, vainquit près de Muhlberg (Saxe prussienne) les protestants d'Allemagne.

2. Province de Saxe.

3. La Saale est une rivière qui se jette dans l'Elbe.

4. Général et homme d'État sous Charles-Quint et Philippe II, fameux par les cruautés qu'il exerça ensuite dans les Pays-Bas. Mort en 1582.

hors de la salle du festin. On lui annonce que les soldats se permettent des violences dans plusieurs villages de la contrée, et enlèvent le bétail des laboureurs. Outrée de ce manque de foi, mais calme et résolue, la comtesse fait prendre les armes aux serviteurs de sa maison, et ordonne de fermer les portes du château. Elle retourne ensuite auprès de ses convives, elle leur reproche la mauvaise conduite de leurs troupes, et le jeu qu'on s'est fait de la parole du souverain. Ses hôtes lui font une réponse moqueuse : « Tel fut toujours, disent-ils, l'usage de la guerre, et jamais passage d'armée n'eut lieu sans quelque petite catastrophe de ce genre. — C'est ce qu'il faudra voir ! dit alors la comtesse. Que justice soit faite à ces pauvres villageois, ou, j'en prends le ciel à témoin, le sang des chefs payera le prix du bétail ! » Elle fait un signe ; la salle se remplit d'hommes qui, le glaive à la main, se placent derrière les sièges des convives.

A cette vue, le duc d'Albe changea de couleur ; il vit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de calmer à tout prix le courroux de son hôtesse. Il envoya en toute hâte à ses troupes l'ordre écrit de restituer immédiatement le bétail volé, et ce fut seulement après avoir acquis la certitude que cet ordre était exécuté, que la comtesse laissa à ses quatre convives la liberté de partir.

Guillaume Tell.

[1347.]

Albert¹, empereur d'Allemagne, avait résolu de soumettre les Suisses et de faire de leur contrée un État héréditaire pour la maison d'Autriche. Il gagna les hommes les plus influents du pays par ses présents et ses promesses, et les amena à reconnaître son pouvoir. Puis il fit bâtir des forteresses dans différents cantons, y envoya des gouverneurs, et leur ordonna de traiter les habitants avec la dernière sévérité, afin de les exciter à la résistance et de le mettre dans le cas d'aller occuper tout le pays les armes à

1. Fils de Rodolphe de Habsbourg. Voir l'article *Winkelried*, III^e partie.

la main. Un de ces gouverneurs, Gessler, préposé aux deux cantons de Schwitz et d'Uri, joignant à un orgueil insupportable une cruauté sans bornes, crut qu'il pouvait traiter les paysans en esclaves. Pour leur montrer tout son mépris, il fit mettre son chapeau au bout d'une pique, qu'on planta au milieu de la place publique d'Altorf¹, et il ordonna que tous ceux qui passeraient, saluassent respectueusement ce chapeau. On obéit. Guillaume Tell, homme d'un courage intrépide et en même temps d'un caractère aussi doux que généreux, passant sur la place d'Altorf, ne voulut pas se soumettre à cette ridicule exigence et fit semblant de ne pas voir le chapeau. Furieux, Gessler ordonne qu'on saisisse Tell, qu'on l'amène en sa présence, et lui reproche avec emportement ce qu'il appelle sa rébellion. Tell garde le silence. Le gouverneur montra une cruauté inouïe. Guillaume Tell avait un fils encore très-jeune ; Gessler condamne le malheureux père, qui était célèbre comme archer par son adresse intrépide, à abattre, d'une distance de cent pas, avec une flèche, une pomme placée sur la tête de l'enfant. Tous les témoins de cette horrible scène frémissaient. On amène l'enfant. Tell fait en vain tous ses efforts pour désarmer la rage du tyran : Gessler jure de le faire périr sur-le-champ avec son fils, s'il n'obéit. Alors Tell adresse intérieurement à Dieu une fervente prière, embrasse son enfant, lui recommande d'être immobile et calme, place lui-même la pomme sur sa tête ; puis il s'écarte à la distance voulue, bande son arc, dirige son coup... la flèche part. Lecteurs sensibles, quels mouvements ce spectacle n'excite-t-il pas dans votre cœur ! Cessez de frémir : la pomme tombe, et l'enfant n'est pas blessé !...

Peu de temps après, Gessler périt, et la Suisse fut délivrée.

Pierre et les strelitz.

[1698.]

Le czar Pierre², fondateur de la civilisation en Russie,

1. Chef-lieu du canton d'Uri ; une tour y a été élevée en l'honneur de Tell.

2. Czar est le titre des souverains ou empereurs de Russie. Ce pays était barbare avant Pierre, qui l'a civilisé et qui a régné de 1682 à 1725.

donna, dans un danger extrême, l'exemple d'un sang-froid et d'une intrépidité bien rares.

Les chefs des strélitz, milice indisciplinée et féroce, avaient formé contre lui un complot abominable. Leur dessein était de mettre le feu à la ville de Moscou.

Ils savent que Pierre accourra le premier à l'incendie; et c'est au milieu du trouble et du tumulte ordinaires en ces sortes d'accidents, qu'ils l'égorgeront sans pitié; après quoi, ils massacreront tous les étrangers que le czar avait appelés pour civiliser la Russie.

Tel a été leur infâme projet. Déjà l'heure qu'ils ont choisie pour l'accomplir approche. Ils ont de nombreux complices, point de dénonciateurs; et, réunis dans un festin, tous cherchent dans des liqueurs enivrantes le courage nécessaire au moment d'une si terrible exécution.

Mais, comme toutes les ivresses, celle-ci eut, suivant leurs divers tempéraments, des influences différentes. Deux de ces misérables y perdirent leur assurance; ils se communiquent soit de justes remords, soit de lâches craintes; puis ils sortent sous un prétexte spécieux, promettent à leurs complices de revenir à temps, et courent chez le czar dénoncer le complot.

C'est à minuit qu'il doit éclater, et Pierre donne l'ordre de cerner, à onze heures précises, la maison des conjurés. Bientôt, croyant l'heure venue, il se rend seul à la demeure de ces brigands; il y pénètre avec assurance, croyant n'y trouver que des criminels tremblants et déjà enchaînés par ses gardes. Mais son impatience a devancé le temps; il s'est trompé d'une demi-heure, et il se voit, seul et sans armes, devant leur troupe libre, audacieuse, armée, et à l'instant où elle achevait de vociférer le serment de sa perte.

Toutefois, à son aspect imprévu, tous se lèvent interdits. De son côté, Pierre, comprenant tout son danger, reconnaissant qu'il s'est trompé d'heure, renferme la violence de ses émotions. Engagé trop avant pour reculer, il ne se déconcerte point, il s'avance sans hésiter au milieu de cette foule de traîtres, les salue familièrement, et, d'une voix calme et naturelle, il leur dit que, passant devant leur mai-

son, il l'a vue éclairée; qu'il a pensé qu'on s'y divertissait, et qu'il est venu partager leur joie. Puis aussitôt il s'assied, et trinque avec ces assassins, qui ne peuvent d'abord se défendre de boire, à la ronde, à sa santé.

Mais bientôt ils se consultent du regard, leurs signes d'intelligence se multiplient, ils s'enhardissent; déjà même l'un d'eux s'est penché vers le chef du complot, et vient de lui dire à voix basse : « Frère, il est temps ! » Et celui-ci, hésitant, achevait de répondre : « Pas encore, » quand Pierre, qui l'entend, et qui reconnaît enfin les pas de ses gardes, s'élançant de son siège, renverse ce chef d'un coup au visage, et s'écrie : « S'il n'est pas encore temps pour toi, misérable, il l'est pour moi ! » A ce coup, et à la vue des gardes, les conjurés sont saisis d'épouvante et se laissent enchaîner sans résistance.

Les ténèbres.

Il y a des enfants qui ont peur dans les ténèbres; cette crainte est absurde, il faut savoir la vaincre. Un écrivain français raconte à ce sujet une anecdote de son enfance :

« J'étais à la campagne, en pension chez un ecclésiastique appelé M. Lamercier. J'avais pour camarade un cousin qui était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lamercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très-obscur, il me donna la clef de l'église, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'il y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

« Je partis sans lumière; il fallait passer par le cimetière : je le traversai gaillardement.

« En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je

m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux : je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je entré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très-bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche, je m'embarassai dans les bancs, et ne savais plus où j'étais; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir de l'église, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

« Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lamercier mêlée à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et, confus de m'y être exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M^{lle} Lamercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne; et M. Lamercier se dispose à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole à l'église. Sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire; j'y monte, je prends la Bible, je m'élançai en bas; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre, hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné. »

§ VIII. PERSÉVÉRANCE.

La persévérance, c'est-à-dire la constance à poursuivre ce qu'on a commencé, est une qualité excellente, lorsqu'elle s'applique à des choses utiles et justes. Seule, la persévérance procure aux talents la gloire et aux vertus leur couronne : ce n'est pas à celui qui a commencé, mais à celui qui a persévéré jusqu'à la fin, qu'est réservé le succès. (B.)

La persévérance vient à bout de tout. (B.)

Aide-toi, le ciel t'aidera. (LA FONTAINE.)

Palissy¹.

Bernard Palissy est un grand exemple de ce que peut une volonté ferme et persévérante. Né de parents pauvres, qui purent à peine lui faire donner quelques leçons de lecture, d'écriture et d'arpentage, il apprit seul le dessin, et devint très-habile dans cet art. Avec le produit de quelques travaux d'arpentage et de peinture sur vitraux, il visita, pour s'instruire, une grande partie de la France. Il avait déjà près de quarante ans et était établi à Saintes, lorsque, ayant vu une magnifique coupe émaillée, il résolut de chercher le secret de la composition de l'émail, secret alors connu seulement de quelques artistes italiens, qui s'en servaient pour faire de beaux ouvrages qu'ils vendaient fort cher. Il se mit à l'œuvre. Des essais infructueux épuisèrent ses économies; il ne se rebuta point. Le prix d'une carte des marais salants de la Saintonge, qu'il fut chargé de lever, fut consacré à de nouvelles tentatives. Ensuite il emprunta de l'argent pour faire construire un fourneau, brûla, pour le chauffer, ses meubles et les planches de sa maison, et donna en paiement à l'ouvrier qui l'aidait une partie de ses habits. Enfin, après seize années de travaux, le plus brillant succès couronna ses efforts. Ses belles poteries émaillées, ses vases, ses figurines, achetés à l'envi par le roi Henri II et par tous les amateurs des arts, ornèrent les jardins et les châteaux, et la France se trouva enrichie d'une industrie nouvelle.

1. Né aux environs d'Agen (1500-1589); auteur de plusieurs ouvrages.

Desclieux.

[1702.]

Le caïer, cet arbrisseau dont la culture a enrichi les Antilles françaises, n'y était pas encore connu au commencement du dix-huitième siècle, et ne croissait qu'en Arabie. Un jeune enseigne de la marine, nommé Desclieux, qui devint ensuite lieutenant général des armées navales, conçut l'idée d'enrichir de cette production précieuse l'île de la Guadeloupe¹, où il était né. On lui confia deux jeunes caïers que l'on conservait, à Paris, dans une serre du Jardin des Plantes. Il s'embarqua avec ce dépôt, dont il prit le plus grand soin pendant la traversée. Mais le voyage fut bien plus long qu'on ne l'avait prévu; l'eau devint très-rare à bord, et l'on n'en donna plus à chaque personne qu'un verre par jour. Desclieux, exposant sa santé et même sa vie pour rendre service à son pays, buvait à peine chaque jour le quart de sa ration d'eau, et réservait le reste pour arroser ses jeunes arbres. Par sa persévérance dans ce généreux sacrifice, il parvint à les sauver.

Ces deux caïers plantés à la Guadeloupe y réussirent parfaitement. C'est d'eux que sont venus tous les caïers qui croissent maintenant en abondance, non-seulement dans les Antilles, mais dans tout le reste de l'Amérique.

Vingt ans après, les colonies françaises, enrichies par la culture du caïer, offrirent à Desclieux un don de 300,000 fr. Il refusa, et demanda que cette somme fût employée au perfectionnement des diverses cultures dans les colonies.

Sickler.

[xviii^e siècle.]

On ne saurait trop louer la persévérance avec laquelle un naturaliste allemand, nommé Sickler, a doté son pays d'une richesse, la plus utile de toutes. Il s'était occupé particulièrement de la culture des arbres fruitiers, et il avait formé,

1. Une des petites Antilles ou Iles du Vent; colonie française.

dans le duché de Saxe-Gotha, une pépinière qui contenait huit mille sujets greffés. En 1806, après la bataille d'Iéna, un corps de cavalerie de l'armée victorieuse campa dans la pépinière et la détruisit. Ce fut une complète dévastation. Les chevaux galopaient tout au travers, courbant, cassant et foulant aux pieds ces pauvres arbres, qui avaient donné tant de peine, et dont quelques-uns étaient couverts de fleurs.

Au lieu de perdre courage, Sickler planta une pépinière nouvelle, et lui donna les mêmes soins qu'à la première.

Mais sept ans après, en 1813, lors des désastres de l'armée française, une nuée de Cosaques s'abattit sur les plantations du pauvre Sickler; pas un arbre ne resta debout.

L'intrépide naturaliste recommença avec le même zèle; sa troisième pépinière, plantée en entier de ses propres mains, était, en 1820, d'une fraîcheur et d'une force de végétation admirables, et est devenue un véritable trésor pour les provinces saxonnes, qu'elle a enrichies d'une grande variété de fruits excellents, inconnus jusqu'alors dans le nord de l'Allemagne.

Brémontier¹.

Brémontier, célèbre ingénieur français, nous offre un des plus beaux exemples de ce que peut la persévérance dans le bien.

Entre Bordeaux et Bayonne s'étend une côte basse et aride² que bat sans cesse une mer irritée: les vagues ne cessent d'y apporter du sable qui forme des collines plus ou moins hautes: ces collines se déplacent, chassées par d'autres; et les nouveaux sables qu'apportent les vagues de l'immense Océan poussent devant eux les anciens monceaux, qui envahissent le sol. Ainsi le sable s'avance lentement et progressivement à la conquête de cette malheureuse contrée; à chaque année on constatait les progrès du fléau, et déjà les savants calculaient avec épouvante qu'avant trois siècles l'opulente cité de Bordeaux aurait été elle-même engloutie.

1. Né en 1738, mort en 1809.

2. Dép. de la Gironde et des Landes.